

apprendre tout ceci. Je tiens ces détails de notre principal voiturier avec qui vous m'avez vu causer. Que voulez-vous faire ? Retournons-nous sur nos pas ?

Et Obenreizer interrogeait les yeux de son compagnon avec une visible anxiété.

—Pas du tout,—dit résolument Vendale, nous continuons.

—Nous continuons.....

—Mais oui, jusqu'à Milan !

Obenreizer cessa de fumer pour regarder Vendale avec une expression étrange.

—J'ai la responsabilité d'une chose très-sérieuse,—dit Vendale.—Plusieurs de ces modèles de quittances imprimées ont été soustraits dans la caisse de Defresnier et Cie., ils peuvent servir à un terrible usage. On me supplie de ne point perdre de temps pour aider la maison à s'assurer du voleur ; rien ne me ferait revenir en arrière.

—Vrai ?—s'écria Obenreizer, ôtant son cigare de sa bouche pour dessiner un sourire contraint :—Eh bien ! je ne vous abandonnerai pas ; rien ne me fera retourner en arrière moi non plus. Allons ! guide, dépêchons !

Ils arrivèrent à Neufchâtel après vingt-huit heures de marches et se rendirent ensemble à la maison Defresnier et Cie, où ils trouvèrent la lettre-annoncée par le voiturier. La détermination de Vendale était prise. Il ne restait qu'à savoir par quel passage on pouvait traverser les Alpes pour descendre à Milan : Vendale se décida pour le Simplon.

On traversa Genève : on suivit les bords du lac Léman, puis la vallée du Rhône. Il faisait un froid cruel, nuit et jour, la voiture roulait et Obenreizer se répétait tout bas.

—Maintenant le temps de le voler vivant est passé, il faut que je le tue !

Ils arrivèrent enfin à la pauvre petite ville de Brietzig, au pied du Simplon. Là, il fallut passer la nuit ; ils y trouvèrent au moins un bon feu, un dîner, du vin, et les disputes avec les guides commencèrent. Aucune créature humaine n'avait franchi la passe depuis quatre jours : la neige était trop molle pour porter les voitures, elle n'était pas assez dure pour le traîneau. Dans ces circonstances, le voyage ne pouvait être entrepris qu'à dos de mulets ou à pied ; mais il fallait alors payer les guides comme en cas de danger, et cela également s'ils réussissaient à mener le voyageur au bout du passage, ou, si, chemin faisant ils jugeaient que le péril était trop grand et qu'il fallait revenir en arrière.

Obenreizer ne prit aucune part à la discussion. Il fumait silencieusement au coin du feu, jusqu'à ce que Vendale lui demandât son avis.

—Bah !—répondit-il,—je suis fatigué de ces pauvres diables et de leurs services. Toujours les mêmes histoires. Ils ne font point leur commerce aujourd'hui différemment qu'ils ne faisaient quand j'étais petit garçon. Quel besoin avons-nous d'eux, je vous le demande ?... Que chacun de nous prenne un sac et un bâton de montagne, et au diable les guides ! Nous les guiderions vraiment bien plutôt qu'ils ne nous guideraient. Nous laisserons ici notre port-manteau, et nous passerons là-haut tout seuls. N'avons-nous pas déjà voyagé dans les montagnes ensemble ? J'y suis né et je connais cette passe... Une passe !... cela fait pitié ; c'est une grande route qu'on devrait dire !... Laissons ces pauvres gens essayer leurs ruses commerciales sur d'autres que nous. Vous voyez bien qu'ils nous suscitent des retards pour gagner leur argent. Ils n'ont pas d'autre intention.

Vendale fut charmé de pouvoir couper court à cette discussion fatigante. Actif, aventureux, brûlant d'avancer et, par conséquent, très-accessible aux suggestions d'Obenreizer, il prêta les deux mains à ce beau projet.

Deux heures après, ils avaient acheté tout ce qui leur était nécessaire pour l'expédition du lendemain, ils avaient fait leurs sacs, et ils dormaient.

Dès le point du jour, ils trouvèrent la moitié de la ville réunie dans les petites rues étroites de Brietzig pour les voir passer. De toutes parts, des groupes se formaient autour d'eux, les guides chuchotaient et levaient les yeux au ciel. Personne ne leur souhaita un bon voyage.

Au moment où ils commencèrent leur ascension, un rayon de soleil brilla dans ce ciel dont rien ne troublait la limpidité glacée.

—C'est d'un bon présage,—dit Vendale (bien que le soleil disparût à l'instant même où il parlait).—Peut-être que notre exemple encouragera d'autres voyageurs à tenter le passage.

—Vraiment, non !—dit Obenreizer,—nul ne nous suivra.

Il regarda le ciel au-dessus de sa tête, la vallée à ses pieds.

—Nous serons bien seuls,—dit-il,—seuls... plus loin... là-bas !...

## CHAPITRE XIV

### SUR LA MONTAGNE ET SOUS LE REGARD DE DIEU

La route était assez belle pour de vigoureux marcheurs et à mesure que Vendale et Obenreizer montaient, ils trouvaient l'air plus léger et la respiration plus facile. Mais le ciel présentait de toutes parts un aspect morne et effrayant ; les indices avant-coureurs de la tempête se rapprochaient. Bien que le jour en fût obscurci, la perspective n'était pas absolument effacée. Dans la vallée du Rhône, que nos voyageurs laissaient derrière eux, le fleuve courait à travers mille détours. Au loin, bien haut au-dessus de la route, ils recevaient les glaciers et les avalanches suspendues au-dessus des passages qu'ils allaient franchir. Sur la route s'ouvraient des précipices sans fond et mugissaient des torrents ; de tous côtés s'élevaient les pics gigantesques, et ce paysage immense, où pas un rayon de soleil ne glissait, se déroulait distinctement devant les yeux des deux jeunes gens dans toute sa sublime horreur.

Ils montaient. La route était plus âpre et plus escarpée ; mais la gaieté de Vendale devenait plus franche, à mesure qu'il voyait le chemin se dérouler derrière lui.

—Aurons-nous traversé la passe ce soir ?... —demanda Vendale.

—Non,—répliqua Obenreizer,—vous voyez combien la neige est plus épaisse ici qu'elle ne l'était plus bas. Plus nous monterons, plus nous la trouverons compacte et profonde... Si nous pouvons arriver à la hauteur du cinquième Refuge et coucher cette nuit à l'Hospice, c'est que nous aurons bien marché.

—Vous êtes mon guide,—dit Vendale avec bonne humeur,—je me fie à vous.

—Oui, je suis votre guide,—répondit Obenreizer, d'un air sombre,—et je veux vous guider au but de votre voyage. Tenez, voici devant nous le pont de Ganther.

Ils avaient, tout en causant, fait le tour d'une ravine immense et désolée. La neige était suspendue au-dessus de leurs têtes. Obenreizer s'arrêta pour montrer le pont à Vendale, qu'il observait en même temps avec une terrible expression de haine.

Il y avait là une prodigieuse agglomération de neige ; d'énormes fantômes blancs se balançaient au-dessus du pont, les rochers formaient des saillies effrayantes, et nos voyageurs se frayèrent le passage comme à travers les lourdes nuées d'un ciel d'orage. Obenreizer se servait de son bâton avec une adresse extrême, sondant le terrain à mesure qu'il avançait, regardant sans cesse en l'air, et le dos tendu comme s'il se garant de la seule idée d'une avalanche. Il marchait avec une grande lenteur, Vendale le suivait de près, et ils avaient déjà parcouru la moitié de ce chemin périlleux, quand ils éprouvèrent une secousse violente aussitôt suivie d'un coup de tonnerre.

Obenreizer se retourna, mit la main sur la bouche de Vendale, et lui montra le sentier qu'ils venaient de traverser. Il n'y en avait plus de trace. L'avalanche avait tout recouvert et roulait vers le torrent, au fond de l'abîme...

Leur apparition à l'hospice, arracha des exclamations de surprise aux gens de la maison.

—Bon !—s'écria Obenreizer,—nous ne sommes ici que pour nous reposer.

Il secouait en même temps devant le feu ses habits.

—Monsieur, que voici, a des raisons puissantes pour traverser la passe au plus vite.

—En effet, j'ai un motif des plus pressants,—fit Vendale.